

Prélude 2

Michel Bousseyroux

Dieu dans son trou

Dieu ne voit rien, il jouit

« Dieu, quel itinéraire ! » comme dirait Régis Debray. Dans son magnifique essai de médiologie, *Dieu, un itinéraire, Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident*¹, il montre combien Dieu a changé de vie, de visage et de sens. Dieu – je veux dire ce Nom-de-Dieu de Nom-du-Père qu'est le Dieu de la Bible – n'a pas toujours existé, pour le parlêtre. *L'Homo sapiens sapiens* avait beau enterrer ses morts et peindre dans ses grottes, il a dû très longtemps faire sans le Dieu des pères. Il a fallu l'invention de l'écriture alphabétique (de l'aleph-beth) et de la roue, dit Debray, pour qu'il naisse sur le tard, il y a tout au plus trois mille ans. Il a antidaté ses fondateurs : Abraham et Moïse, supposés avoir existé en – 1750 et – 1250, n'apparaissent dans la tradition qu'après Jacob, vers – 710 ! Ensuite, il faut encore mille ans pour qu'en 325, à Nicée, il devienne trine. Depuis les Lumières, sa mort est annoncée, mais c'est pour mieux le protéger et le sauver de l'impiété – ce qu'avait déjà fait le Christ.

Ce que fait aussi Freud, dont le désir rejoint ici celui de l'hystérique dans ce que Lacan, dans le *Séminaire XI*², appelle « un certain péché originel de l'analyse ». Mettre l'analyse sur les pieds, c'est y mettre Dieu à sa place, qui est non pas celle du mort mais celle de l'endormi qu'est, dans la *Traumdeutung*³, le père du rêve de l'enfant mort qui brûle et qui dit : « Père, ne vois-tu donc pas que je brûle ? » Comme ce père réel qui ne voit rien, qui, alors qu'il devrait veiller

1. R. Debray, *Dieu, un itinéraire*, Paris, Odile Jacob, 2001.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 16.

3. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1971, p. 433.

son fils mort, est dans le cirage – parce que trop occupé à jouir dans les bras de Morphée, le fils de la Nuit et du Sommeil –, Dieu est inconscient, Dieu jouit. Nul ne l’a dit mieux que Bataille⁴ : Dieu, s’il « savait », serait un porc (qu’il ne « sache » rien le sauvant donc de l’abjection). C’est à ce même Dieu, c’est à cet Autre réel que le crucifié dit : *Lema sabakhtani* ? « Pourquoi m’as-tu abandonné ? »

Le Dieu du refoulement et du non-rapport

Dieu est inconscient. Lacan y revient le 17 décembre 1974 dans le séminaire *R.S.I.* : « Dieu ex-siste (pas au Ciel : dans le nœud de la structure), il est l’ex-sistence par excellence (l’ex-sistence étant ce qui donne du jeu au réel du nœud), il est le refoulement en personne, et même la personne supposée au refoulement. C’est en ça que la religion est vraie. Dieu n’est rien d’autre que ce qui fait qu’à partir du langage, il ne saurait s’établir de rapport entre sexués. » Dieu est donc une implication logique, et même topologique, de la structure. Il a sa place dans la structure. Mot qui dépasse les mots, Dieu est le lieu hors langage du non-rapport sexuel, en tant que le langage n’en est pas le bouchon.

Le Dieu du vrai trou

Situer ce lieu, dit de la jouissance de Dieu, sur le nœud borroméen mis à plat, est ce que fait Lacan dans le séminaire *Le Sinthome* (leçon du 13 janvier 1976) : « Il y a quelque chose dont nous ne pouvons jouir. Appelons ça la jouissance de Dieu, avec le sens inclus là-dedans de jouissance sexuelle⁵. » Mais, comme Dieu, s’il existait, ce serait l’Autre de l’Autre, et ce que la structure montre, c’est qu’à la place où un Autre est appelé à garantir l’Autre symbolique il n’y a aucun ordre d’existence, il n’y a qu’un trou. C’est donc à la place de ce trou, qu’il qualifie de « vrai trou » de la structure, qu’est à situer cette jouissance de Dieu, comme lieu, champ de la jouissance de l’Autre barré : soit la jouissance que, de structure, on impute à Dieu, même si à sa place il y a une personne. On lui impute la jouissance sans avoir la garantie de son existence, de même qu’on lui impute, tout aussi gratuitement et à tort, la création de l’univers, alors que, fait

4. G. Bataille, *Madame Edwarda*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1971, p. 31.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 61.

observer Joyce, c'est l'affaire de l'artiste. Or, imputer à Dieu ce quelque chose dont nous ne pouvons jouir revient à le faire intervenir dans la jouissance du symptôme et ce qui s'y réalise de notre inconscient.

Un athéisme borroméen

L'artiste, c'est celui qui comme Joyce, par son savoir-faire d'artiste, par son *sinthome*, prend à sa charge le vrai trou. De l'hypothèse Dieu, Joyce (dont Lacan fait avec Moïse, Eckhart et Freud un des Pères de la Dio-logie) a pu se passer en s'en servant pour son art, comme de symptôme : du *Credo*, Joyce fait dans *Portrait de l'artiste* ⁶ son *Nego*. C'était sa façon de rester « enraciné dans le père tout en le reniant ⁷ », soit sa façon à lui de prendre à sa charge J(A), de ne pas en être quitte. Joyce se sert du Nom-du-Père en y faisant venir quiconque, H.C.E. (*Here comes Everybody*).

Être athée, borroméennement parlant, c'est assumer ce risque absolu de prendre à sa propre charge cette question de notre responsabilité sexuelle sur laquelle ouvre le nœud R.S.I. de la structure (qui est aussi le nœud de la vraie religion, la romaine – la *vera religio romanaque* qu'a inventée Tertullien, le premier théologien trinitaire), pour autant que R.S.I. porte le *parlêtre*, pour l'en décharger, à imputer à Dieu ce dont il ne peut jouir. L'athéisme analytique, tel qu'il se déduit des avancées du séminaire sur Joyce, est éthique. Il est la réponse éthique que le savoir-faire du *sinthome* peut apporter au ratage de la structure, ratage dont ladite jouissance de Dieu fait signe.

L'athée de son symptôme

À suivre ainsi Lacan avec Joyce, il n'y a d'athéisme viable qu'à tirer les conséquences, au niveau de la jouissance du symptôme, de l'introduction de l'hypothèse Dieu dans la structure borroméenne. Être athée, ou plutôt être devenu athée, borroméennement athée, ce serait en effet être arrivé à se passer de croire que Dieu intervient dans notre symptôme, étant donné que Dieu, ainsi que le déclarait Lacan à la Yale University ⁸, « intervient tout le temps, par exemple

6. J. Joyce, *Portrait de l'artiste*, dans *Œuvres I*, Paris, La Pléiade, 1982, p. 320.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 70.

8. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 32.

sous la forme d'une femme. Les curés savent qu'une femme et Dieu c'est le même genre de poison ». D'où sa question : « L'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ ? » Par athée viable, Lacan entend donc un athée que ne contredirait pas à tout bout de champ l'y croire à son symptôme-femme.

Se faire, comme cessant d'y croire, l'athée de son symptôme, l'athée de la femme aimée, peut-être alors serait-ce par là qu'une analyse pourrait introduire du nouveau dans l'amour.